

Coup de chaleur *Août. Un repas à la campagne*

Étienne Bourdages

Number 120 (3), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24388ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourdages, É. (2006). Review of [Coup de chaleur : *Août. Un repas à la campagne*]. *Jeu*, (120), 24–26.

Coup de chaleur

L'atmosphère s'installe avant même la première réplique. La touffeur d'une canicule d'août est quasi palpable lorsque les spectateurs entrent dans la salle éclairée par des spots jaunes orangés. La lumière de l'été plombe aussi déjà sur le décor réaliste – la devanture d'une maison de campagne entourée de gravier, avec sa grande galerie typique et une balançoire pour regarder les voitures passer. La maison est loin de la route, loin du village et, surtout, elle s'abîme, suivant les mouvements de ceux qui l'habitent. Mais c'est aller trop vite; pour l'instant, le public prend tranquillement place pendant que Gabriel s'affaire à réparer les marches.

Dans le court prologue qui ouvre le spectacle, ce dernier tente malaisément de recoller les morceaux du couple qu'il forme avec Louise. La scène suggère vaguement le conflit qui mine leur relation. L'homme est bafoué, sa femme, pas tout à fait honnête (on apprendra qu'elle a un amant), mais le spectateur reste perplexe quant à la nature de la discorde. Il n'en saura pas davantage, car le ton tourne au comique dans la scène suivante avec l'arrivée de Monique. Celle-ci, *dumb blond* sur les bords sans être dépourvue de lucidité, robe soleil légère, bijoux clinquants, a décidé de reprendre mari après plusieurs années de célibat. La visite qu'elle et son futur rendent à sa famille en prévision des noces est le prétexte de la pièce. Marie Tifo, très drôle, semble endosser le rôle avec plaisir et le livre avec beaucoup de couleur. Sa présence porte le spectacle tout au long de la soirée.

À l'image des échanges qui vont suivre – un univers à prédominance féminine, meublé par le placotage et l'ordinaire –, la conversation qui s'amorce entre Monique et sa belle-sœur Jeanne sonne en tout point anodine. Mais ce n'est qu'en surface: le spectateur ne reste pas dupe longtemps et sent bien que des maux couvent. Le dernier texte de Jean Marc Dalpé est d'une subtilité incisive, jouissif pour l'oreille. À travers une impressionnante économie de mots, l'auteur crée une atmosphère extrêmement chargée. Des situations banales et des commentaires insignifiants en apparence se révèlent après réflexion très lourds de sens. En fait, le vide des conversations cache souvent un trop-plein d'émotions qui ne peuvent s'exprimer qu'en pointes involontaires ou créer des malaises dans lesquels s'enfoncent les personnages à mesure qu'ils veulent s'en sortir.

Si on s'en tient à la façade, c'est très drôle. Le style de Dalpé rappelle parfois celui de Serge Boucher ou de Claude Meunier. Ce n'est pas ici la complexité de l'intrigue qui

Août. Un repas à la campagne

TEXTE DE JEAN MARC DALPÉ. MISE EN SCÈNE : FERNAND RAINVILLE, ASSISTÉ D'ALLAIN ROY ET DE STÉPHANIE RAYMOND; DÉCOR : PATRICIA RUEL; COSTUMES : MIREILLE VACHON; LUMIÈRES : ANDRÉ RIOUX; ENVIRONNEMENT SONORE : LARSEN LUPIN; ACCESSOIRES : MARIE-ÈVE LEMIEUX; MAQUILLAGES : SUZANNE TRÉPANIÉ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY, ASSISTÉE DE CHANTAL MCLEAN, AVEC ANNICK BERGERON (LOUISE), HENRI CHASSÉ (GABRIEL), PIERRE CURZI (SIMON), CATHERINE DE LÉAN (JOSÉE), LOUISE LAPRADE (JEANNE), JACQUES L'HEUREUX (ANDRÉ MATHIEU), JANINE SUTTO (PAULETTE) ET MARIE TIFO (MONIQUE).
PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 11 AVRIL AU 27 MAI, ET EN SUPPLÉMENTAIRES DU 30 MAI AU 10 JUIN 2006.

importe mais l'intelligence des observations sociales. Les plus adultes ne sont pas toujours ceux qui sont en âge de l'être, l'inverse est aussi vrai. Ainsi, l'animosité entre Louise et Jeanne s'extériorise-t-elle à travers le choix de la couleur de la nappe. Josée, qui n'a pas 20 ans et a l'impression que personne ne prend ses projets de vie en considération, se voit constamment empêchée d'avancer par les voitures garées dans l'entrée. Gabriel épate la galerie (dont Louise) en ramenant une couleuvre de sept pieds. André répète sans arrêt qu'on peut l'appeler simplement André et non pas toujours monsieur Mathieu. Des détails qui en disent long sur la nature des rapports qui unissent les personnages. En s'y attardant un peu, on constate aussi que ces menus événements contribuent subtilement à mettre en évidence la série d'oppositions autour de laquelle gravite l'action : les femmes et les hommes, la jeunesse et la vieillesse, la ville et la région, ce qui est bien et ce qui est mal... L'air de rien, l'auteur émet un commentaire sagace sur la société québécoise.

Août de Jean Marc Dalpé, mis en scène par Fernand Rainville (Théâtre de la Manufacture, 2006). Sur la photo : Henri Chassé (Gabriel), Jacques L'Heureux (André Mathieu), Pierre Curzi (Simon), Annick Bergeron (Louise) et Janine Sutto (Paulette).
Photo : Yanick Macdonald.

Dalpé maîtrise sa langue. Il reste aux acteurs et à la mise en scène à la mettre en valeur. Le soir de la première, le jeu n'est pas au point. La répartition de Catherine De Léan manque parfois de naturel. Pierre Curzi a l'air plus sénile que convalescent. Son personnage, Simon, est peut-être le plus tenu dans son interprétation comme dans sa substance. On saisit aussi mal la fonction de Paulette – comique Janine Sutto en



vieille malcommode avouée –, peu impliquée dans l'intrigue, qui semble n'être là que pour représenter une quatrième génération. Chacun est un type. Quelques-uns ont leur langage propre, comme la jeune Josée ou comme Monique, qui ne cesse de demander à Jeanne si elle a « besoin de l'aide ». Le metteur en scène, Fernand Rainville, a bien dosé le jeu afin qu'on ne sombre pas dans la caricature. Encore une fois, à La Licorne, on est comblé d'être aussi près des comédiens. Ils descendent d'ailleurs souvent de scène pour carrément jouer dans l'allée qui figure le sentier menant aux voitures. Les spectateurs sont pour ainsi dire assis dans les plates-bandes. La promiscuité des acteurs sur l'étroite galerie paraît accentuer la difficulté des rapports entre les personnages.

Dans ce dialogue syncopé, joute à niveaux multiples où chacun renvoie la balle à plusieurs partenaires à la fois, les répliques s'entrecourent, les informations font surface par bribes, mais les nombreuses contrariétés s'établissent et touchent l'esprit par la simple force de leur évocation. Or, en dépit de ce remue-ménage qui soulève bien des questions pour les laisser en suspens, la construction de la pièce demeure classique. Unité de temps, unité de lieu, unité d'action. Aussi, les conflits de personnalité, la gaieté des noces qui ne « prend » pas à cause du malaise ambiant – on ne sait pas laquelle, mais il y a certes une question qu'on n'ose évoquer –, la chaleur accablante, tout annonce une conclusion funeste. À n'en pas douter, une tragédie se trame sous nos yeux. De fait, alors que tout le monde est enfin rassemblé pour porter un toast, la querelle entre Gabriel et Louise revient tout à coup à l'ordre du jour. Ils s'insultent à mots couverts d'abord, puis la situation dérape ; Louise veut partir pendant que Gabriel plaide sa cause auprès de ses beaux-parents. Monique et André évoquent maladroitement les malheurs d'un éventuel divorce avant de partir en catastrophe. Gabriel entraîne alors sa femme à l'intérieur, ferme les portes et, après un moment d'intensité et de bruits sourds, Louise ressort la robe déchirée. Le dénouement se produit en dehors de la scène. On n'a rien vu, mais on devine qu'il l'a violée.

Pourtant, peu d'indices, sinon aucun, nous permettraient de pressentir que la fin tragique serait de cette nature. Le prologue trop laconique ne suffit pas à lui seul à ouvrir une piste. C'est peut-être ce qui constitue la principale faiblesse du dernier texte de Dalpé : rien ne prépare à ce coup de masse final. Si Gabriel a eu des antécédents violents, ils ne sont jamais sous-entendus, en fait, il apparaît plutôt bonhomme et, en le voyant s'exciter comme un gamin devant la longueur de sa couleuvre, on l'imagine difficilement faire du mal à une mouche. Il est sympathique, fait presque pitié lorsqu'il relate tout ce qu'il a effectué sur la terre sans réclamer son dû : comment aurions-nous pu le craindre ? On a plutôt envie de lui donner raison comme sa belle-mère, ce qui n'est pas peu dire quand on pense à ce que Louise reçoit au change. Il faut aussi attendre les trois quarts de la pièce pour que ce qui a fragilisé le couple soit évoqué, à savoir que Louise a un amant au village. Si la finesse de l'écriture maintient l'intérêt, à la longue, l'absence de montée dramatique lasse. Il y a des non-dits qu'on aurait aimé voir développés et des abcès effleurés qu'on aurait voulu voir éclatés avant que la chute fatidique ne les entraîne tous avec elle. Après une expérience théâtrale aussi savoureuse, il coûte un peu de ne pouvoir dire autrement qu'à tout prendre, elle se termine en queue de poisson. ■